

Mères, qui lisez ces lignes, n'y a-t-il pas chez vous un tiroir ou un cabinet dont l'ouverture soit pour vous comme celle d'un tombeau ? Si vous n'êtes pas dans ce cas, vous êtes d'heureuses mères ?

Madame Bird ouvrit lentement le tiroir. Il s'y trouvait de petits vêtements de différentes formes, des tabliers, des bas. On voyait même sortir d'une enveloppe de papier de petits souliers usés aux talons. Dans un coin, on remarquait une balle, une toupie, une petite charrette : souvenirs qui avaient été rassemblés avec bien des serremments de cœur. Madame Bird pencha la tête sur la commode ouverte, et ses larmes tombèrent à travers ses doigts dans le tiroir ; puis, se relevant tout à coup, elle choisit avec une précipitation nerveuse les effets les meilleurs pour en faire un paquet.

—Maman, dit un des enfants en lui touchant doucement le bras, est-ce que vous allez abandonner toutes ces choses ?

Mes chers amis, répondit la mère d'un ton grave, si notre cher petit Henri nous regarde du haut du ciel, il sera content de ce que nous faisons. Je n'aurais pas le cœur de donner ces vêtements à une personne aisée ; mais j'y renonce volontiers pour une mère plus malheureuse et plus désolée que moi, et j'espère que ce don sera accompagné des bénédictions de Dieu.

Il y a dans ce monde des âmes d'élite dont les chagrins sont une source de joies pour les autres, et qui se consolent de la perte de leurs espérances terrestres en répandant un baume salutaire sur les plaies des affligés. Telle était la jeune femme, qui, à la lueur d'une lampe, préparait pour le fils de la fugitive errante les vêtements de l'enfant qu'elle avait perdu.

Au bout de quelques instants, madame Bird ouvrit une garde-robe ; elle en tira deux ou trois robes qui étaient encore en état de servir, et, se plaçant à sa table à ouvrage, elle se mit à les agrandir activement, comme son mari le lui avait recommandé. Son aiguille et ses ciseaux ne s'arrêtèrent que lorsque sa vieille horloge sonna minuit, et que le bruit des roues retentit à la porte.

—Marie, lui dit son mari, qui entra son pardessus à la main, il faut la réveiller maintenant ; nous allons partir.

Madame Bird déposa à la hâte dans une malle les divers objets qu'elle avait recueillis, la fit placer dans la voiture, et se rendit ensuite auprès d'Elisa. Celle-ci, tenant son enfant dans ses bras, parut bientôt, portant un manteau, un chapeau et un châle qui avaient appartenu à sa bienfaitrice. M. Bird la fit entrer précipitamment dans la voiture, et madame Bird s'avança à sa suite sur le marchepied. Elisa se pencha en dehors, et tendit une main aussi douce et aussi belle que celle qui lui fut donnée en échange ; elle fixa sur madame Bird ses yeux noirs pleins d'intelligence, et fit des efforts pour parler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. Elle se contenta de montrer le ciel d'un geste qu'on ne pouvait jamais oublier ; et puis elle retomba sur les coussins : la portière se ferma, et la voiture partit.

Quelle situation pour un sénateur qui toute la semaine avait appuyé dans l'assemblée législative de l'Ohio les résolutions les plus énergiques contre les esclaves marrons et leurs complices ! Son éloquence avait égalé celle qui vaut tant de réputation aux membres du sénat de Washington ; il avait raillé avec une sanglante ironie les beaux sentiments des philanthropes qui prétendaient sacrifier au salut de quelques misérables vagabonds les grands intérêts de l'Etat. Il était parvenu à communiquer ses convictions à tous ses auditeurs. Mais l'idée d'un fugitif n'était éveillée en lui que par les lettres qui composent ce mot, il ne s'était jamais vu en face du malheur réel ; il n'avait jamais senti trembler une main humaine, entendu les supplications du dé-